

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red circle, which is itself centered within a red square.

Oh! la vache!

Francine Sarrasin

Volume 34, numéro 3, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65596ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2012). Oh! la vache! *Lurelu*, 34(3), 85–86.



Oh! la vache!

Francine Sarrasin



85

Question de style et de personnalité, question de coup de pinceau : Caroline Merola a une manière bien particulière de mettre en scène ses personnages et ses animaux. Parfois même, les deux se confondent et ses personnages sont aussi des animaux! Ainsi en est-il de sa petite vache qui, dans des situations peu banales, pose des gestes tout à fait humains.

Le défi est grand de faire figurer, pour chaque publication d'une collection, une mascotte à la fois reconnaissable et différente, qui établisse peut-être un certain rapport avec le récit mais sans vraiment s'interposer. La petite vache de Merola est signe identitaire de l'esprit d'une collection. À ce titre, elle peut et doit se promener d'un livre à l'autre. Le collectif anthologique *Oh! la vache!* (2010) reprend l'éventail de ces diverses manifestations imagées, les grossit en pleines pages et les agrément de nouveaux textes. Je me propose de mettre en parallèle les vaches de ce nouveau recueil avec celles qui ont été initialement placées en quatrième de couverture de quelques romans de la collection «Ma petite vache a mal aux pattes». Histoire de capter l'effet de sens décuplé par l'usage de l'une et l'autre représentation.

Un portrait

Avant toute chose, reconnaître, dans la page titre (ci-haut), l'impact du regard de la vache qui se porte sans détour vers le S de Soulières éditeur, placé au bas à droite. Ce lien entre le visage souriant de la vache, indice agrandi de la collection, et le logo de l'éditeur est intéressant à plusieurs égards. En plus d'établir un rapport éditorial marqué par la proximité entre les deux motifs, il annonce le thème de l'ouvrage, plaçant en portrait cette figure archétypale de la vache : prétexte premier au recueil. Il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve le même visage, quelques pages plus loin, en regard de ce qui pourrait tenir lieu de préface ou de message au lecteur. La vache,

vue en entier, occupe alors tout l'espace de sa page. Elle est assise sur un petit tapis rose avec, derrière elle, une pile de livres et un grand verre de lait au chocolat et un biscuit. L'invitation est lancée pour quelques heures de plaisir!

C'est ainsi que, dans le courant du livre, on retrouvera notre lectrice, tout aussi attentionnée, devant son grand livre. L'expression a changé, avec le trait blanc qui barre son visage, elle semble plus curieuse qu'amusée. Et à part les livres encore entassés derrière elle, les accessoires sont plus agressifs : une fronde et quelques cailloux remplacent la collation de tout à l'heure. Alors que cette vache est vue sur le fond de page blanc, le texte d'Alain M. Bergeron fait grand état de l'éclairage de la lampe de poche et de la possibilité de lire encore longtemps. En jouant sur les mots, il est dit que «La grande lectrice sait bien que les piles rechargeables tiendront le coup, elles ont subi une batterie de tests, après tout et que, de la pile de livres, elles viendront à bout». Ce texte est un clin d'œil avisé à l'histoire du miniroman où la vache apparaît, la première fois, en petit sur la quatrième

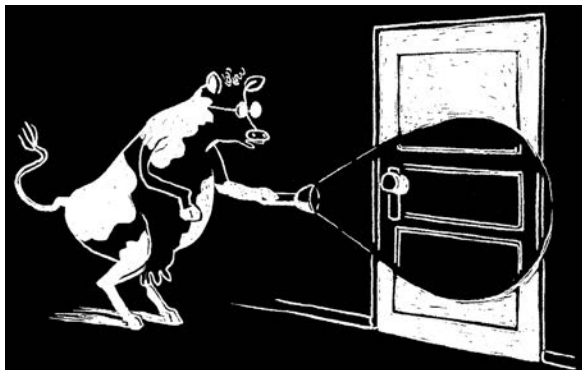


de couverture. Le récit de Gilles Tibo y met en scène un enfant turbulent que la lecture finit par apaiser et rendre heureux. *Le petit maudit*¹ a une cachette où il se réfugie et où lui sera révélé le plaisir de lire, lui aussi, à la lumière de sa lampe de poche.

Le courant passe

Dans la même collection, un autre titre exploite l'effet magique d'une lampe. Au dos des *Yeux noirs*², la petite vache debout, de profil, éclaire la poignée d'une porte. La scène est vue en négatif : blanc sur noir. Le faisceau lumineux que projette la lampe évoque la forme d'une grosse ampoule horizontale. Il circonscrit la partie de la porte où se trouve la poignée. La vache se tient cependant à bonne distance de cette porte et ce n'est pas sa patte qui tournera la poignée. C'est la lampe qui, prolongeant son geste, met l'accent sur cette partie de la porte fermée. L'image propose une sorte de déni : il y aurait quelque chose à voir derrière cette porte close et personne n'y accède, même si on montre avec insistance le moyen d'ouvrir et d'aller plus loin. Les lunettes que porte la vache parlent de regard, bien sûr, mais semblent plutôt l'enfermer dans son obscurité. Comme l'enfant aveugle de l'histoire qui s'est créé un univers à lui, différent.

Pour accompagner une telle vache, toute blanche sur le noir du fond de page, le texte d'Édith Bourget dans le recueil *Oh! la vache!* parle d'abord de nuit, mais y ajoute des rêves doux d'étoiles filantes et de lune. Il y a nette opposition entre l'effet catégorique du blanc sur noir pour l'image, et le ton et les mots du texte. D'un côté, le poème entretient le rêve, de l'autre, l'image cherche à sortir du noir. Le mystère de la porte fermée reste cependant intact. Il propose un lieu secret. Ni les mots, ni les formes dessinées ne peuvent y accéder. Saura-t-on jamais ce qui se cache derrière, saura-t-on ce que vit vraiment, depuis l'enfance, une personne aveugle?



Le macaroni du vendredi³

Au fil des miniromans, la petite vache de Caroline Merola se prête à toutes sortes de péripéties. Dans la plupart des images, elle se tient debout comme une vraie personne, mais elle change de taille quand elle tombe dans un plat de nouilles. Ou bien elle devient toute petite ou bien elle s'offre en pâture à un quelconque géant. Bien sûr, la lecture de l'histoire donne de l'importance aux nouilles, mais la présentation suggérée par l'image fait dévier le propos. Il est dit que le héros du roman veut s'approprier la maquette médiévale de sa sœur, réalisée en nouilles sèches, alors qu'ici la petite vache semble avoir atterri dans un véritable lit de nouilles molles. Elle pourrait s'y enfoncer si ce n'était de sa patte relevée comme un appel à l'aide. Y aurait-il un lien à faire avec la « morale » de l'histoire : « Tel est pris qui voulait prendre » ? Le jeune héros se trouvant transformé pour l'occasion en animal affolé.

Prenant appui de cette représentation, et poussant encore plus loin l'absurde de l'affaire, le texte de Guy Marchamps (*Oh!*



la vache!, p. 117) fait intervenir plusieurs spécimens de la gent animale : fourmis, papillons, araignées, mouche. Après les insectes et petits animaux, l'énumération culmine avec l'énormité de la vache et l'intervention directe au lecteur : « Ça pourrait être pire, mon ami. Imagine une vache dans tes macaronis ! » La question est à nouveau posée : quelle est la véritable taille de l'animal ? ou celle du plat de nouilles ? Dans ce jeu d'échelle, c'est à l'imaginaire que revient la tâche d'organiser la lecture et d'en rire !

Une vache en fleurs

Devant la métamorphose de la vache, on ne peut ignorer le récit mythologique de Daphné qui, pour échapper aux avances d'Apollon, se transforme en laurier. La parenté s'impose et, pour s'en convaincre, il faut voir une célèbre représentation du phénomène dans la sculpture du Bernin⁴. Bien sûr, dans l'histoire racontée par Daniel Laverdure pour son roman *Les vrais livres*⁵, ce n'est pas l'amour d'un dieu qui agit mais la surprise de voir les personnages fantastiques de ses livres prendre forme et entrer dans sa vie !

Il est certain que la vache de Merola s'étonne de tant de verdure et de mouvement autour d'elle. Notre personnage, debout, voudrait peut-être poser aussi pour un monument sculpté. Mais la branche, qui semble surgir de l'album, s'anime. Jusqu'où ira-t-elle ? Il faut voir comment la queue de l'animal fait écho à son feuillage et comment, dans la page, la forme de la vache feuillue s'équilibre. Mais quel livre peut prétendre à un si grand chambardement ? De toute évidence, il y est question de verdure, d'arbres, de plantes. Et c'est là que le texte de Colombe Labonté pour le recueil *Oh! la vache!* agit à son tour. Jouant sur l'effet

d'homonymes, qu'une lecture à haute voix amplifie, il décline quelques mots en italiennes, des noms d'arbres et de plantes en lien direct avec la branche du dessin. Ce texte bien rythmé reprend à son compte le sens même de l'histoire du livre (quand les personnages interviennent directement dans la vie du jeune héros). Ici, ce sont les arbres du texte qu'il faut voir avec la profusion de branches de l'image de la vache.

Si les petites vaches de Caroline Merola ont été créées après les histoires des livres, comme pour les faire entrer dans un même troupeau de collection, elles sont à leur tour devenues source d'inspiration pour les textes du collectif *Oh! la vache!* Un fort agréable transfert de création.



Notes

N. B. Tous ces titres ont paru chez Soulières éditeur, à Saint-Lambert, dans la collection « Ma petite vache a mal aux pattes ».

1. Gilles Tibo, *Le petit maudit*, ill. Hélène Desputeaux, 2000.
2. Gilles Tibo, *Les yeux noirs*, ill. Jean Bernèche, 1999.
3. Danielle Simard, *Le macaroni du vendredi*, ill. Danielle Simard, 2004.
4. Né en 1598 et mort en 1680, Gian Lorenzo Bernini était un sculpteur, architecte et peintre italien de l'époque baroque. On lui doit entre autres le fameux baldaquin de la basilique Saint-Pierre de Rome.
5. Daniel Laverdure, *Les vrais livres*, ill. Paul Roux, 2002.